

Je me suis fait des amis dans le foyer, un groupe d'étudiants étrangers comme moi, qui en étaient tous à leur deuxième ou troisième année. Ils m'ont fait signe d'approcher quand la faim m'a forcé à descendre jusqu'au restaurant universitaire, où ils m'ont accueilli, s'intéressant à moi parce que j'étais un nouveau venu. Je me souviens de tous, et, parce qu'il est important de ne pas prendre de tels cadeaux comme allant de soi, je vais ici nommer chacun d'eux. D'abord il y avait Andrew Kwaku, originaire du Ghana, tranquille et attentif, mais qui souriait dès l'instant où il croisait un regard. Il parlait lentement, comme pour se donner le temps de bien réfléchir à ce qu'il disait. Puis il y avait Saad, qui venait d'Égypte, génial grassouillet porteur d'une grosse moustache semblable aux policiers de comédie qu'on voyait chez nous dans les films égyptiens. Il était toujours à parler et à grimacer, toujours à s'esquiver. Il était le plus âgé du groupe, en dernière année de spécialisation en radiographie. Ramesh Rao, lui, était indien, et d'une manière générale silencieux et réfléchi dans ce qu'il faisait, un rien ennuyeux d'un certain point de vue. Il avait en permanence un air aimable mais on voyait à son regard qu'il comptait et classait, évaluait tout ce qui défiait devant ses yeux. Il était la cible de nombreuses allusions grivoises de Saad, qui pensait que Ramesh ne comprenait pas, ce qui rendait la plaisanterie encore plus drôle. Et puis il y avait Sundeep, indien lui aussi, mais fringant et doux quand Ramesh se montrait prudent et sur la défensive. Saad disait de lui qu'il était cosmopolite, ce qui n'était pas pour déplaire à Sundeep. Il avait une épaisse chevelure gominée dont il prenait un soin amoureux et une garde-robe de

prix qu'il exhibait au moins une fois par semaine quand de riches amis venaient le chercher en voiture. Il ricanait beaucoup, bien que jamais à nos dépens, et en la circonstance son arrogance m'aidait à supporter certains des affronts que nous avions à endurer. Enfin il y avait Amur Baadawi, le Soudanais, qui devint avec Andrew l'ami avec lequel je me liai le plus cette première année.

Il n'était pas facile d'approcher les étudiants anglais, même lorsqu'on était dans la même classe. Le sentiment d'une résistance exista dès le départ, un sentiment que j'éprouvais sans cependant être bien sûr de sa réalité. Je ne savais pas alors à quoi m'attendre, mais je sentais cette résistance dans la réserve des réponses à mes sourires épanouis. Je la voyais dans les regards qui se détournaient, dans les froncements de sourcils quand je suivais les autres après la classe en tentant de me joindre à eux. Je n'étais pas convié, je le voyais bien, aux rendez-vous de la bibliothèque, ou du café, ou d'ailleurs. Je surprénais les brefs regards mauvais qu'ils échangeaient, les sourires qu'ils retenaient. Parfois je remarquais de la gêne, notamment chez les filles, même si je me disais que les garçons les intimidaient d'une certaine manière. Un jour où je m'attardais à proximité d'un groupe à la fin d'un cours, j'entendis un étudiant demander d'une voix sifflante dans un murmure exaspéré : *qu'est-ce qu'il fait là ?* C'était un garçon joufflu de taille moyenne portant une frange de cheveux bruns, il avait une élocution soignée et s'appelait Charles. Sauf qu'il n'avait pas dit *il*, mais je ne me souviens pas exactement du terme qu'il avait employé. J'ai donc d'abord senti cette résistance, puis entendu les ricanelements embarrassés, et remarqué les airs surpris ou irrités

Abdulrazak Gurnah
Aki en Zanzibar
Dnsi 1, 2022 (EN, 2005)

sur des visages anonymes dans les couloirs ou dans la rue, et j'ai fini par comprendre qu'ils étaient contrariés et qu'ils manifestaient leur antipathie. Ce fut tout de même une surprise. Il me fallut du temps pour apprendre à ne pas y prêter attention, toute une vie.

Mon apprentissage au cours de ces premières semaines ne se limita pas à cela, mais le sentiment que me laissèrent ces rencontres est resté, quand les autres leçons ont évolué du fait de la répétition et des nouveaux acquis. J'ai vu et entendu beaucoup d'autres choses, et j'ai appris à vivre, ou du moins à tracer mon chemin dans la vie, comme chacun le fait en toutes circonstances, mais la première leçon que j'ai apprise à Londres fut d'intégrer le mépris. C'est cette même leçon que nombre d'entre nous durent assimiler chacun à leur façon. Comme beaucoup en pareil cas, j'en vins à me considérer avec un sentiment croissant de déplaisir et d'insatisfaction, et à me voir avec leurs yeux. À me regarder comme quelqu'un qui mérite l'antipathie qu'on lui porte. J'ai d'abord cru que c'était à cause de ma façon de parler, parce que j'étais médiocre et maladroit, ignorant et muet, peut-être même trop visiblement désireux d'être aimé et mettant tout en œuvre pour y arriver. Ces sourires béats, doux, devaient embarrasser chacun de ceux auxquels je les adressais et qui se retenaient de rire. Puis j'ai pensé que c'était à cause des vêtements que je portais, des vêtements bon marché, sans allure, pas aussi propres non plus qu'ils auraient pu l'être, et qui peut-être me donnaient l'air d'un clown ou d'un déséquilibré. Mais les explications que j'essayais de trouver ne m'empêchaient pas d'entendre les paroles offensantes, le ton irrité

dans les rencontres au quotidien, l'hostilité contenue dans les regards fortuits.

Je m'aperçus que je ne savais pas grand-chose de l'Angleterre, que tous les livres que j'avais étudiés et les cartes sur lesquelles je m'étais penché ne m'avaient rien appris de ce que l'Angleterre pensait du reste du monde et des gens comme moi. Peut-être ne devrais-je pas dire l'Angleterre, comme si ce pays n'était pas un lieu divers et varié, encore que je sois convaincu que sur la façon de percevoir ce qui n'est pas l'Europe et ses ressortissants, il y ait eu un large consensus.